Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 70 (1982)

Heft: [3]

Artikel: Une place au marché...

Autor: Stroun, Michèle

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-276421

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une place au marché...

Elle fait son marché et va à l'église mais pas tout à fait comme les autres

(Photo Michèle Stroun)

Carouge, place du Marché, mercredi ou samedi, platanes nus ou feuillus, les marchands sont derrière leur étal vert, translucide comme leurs salades, rien à voir avec quelques souks ou bazars orientaux d'où s'échapperaient odeurs et couleurs fortes. Tout est net, monotone, un peu morne, et pourtant, je ne sais quel charme m'y pousse chaque semaine, moi, l'adepte d'antan de la manière simple, pratique et rapide qu'offre les supermarchés. Ici, je me retrouve à tâter la laitue, à bavarder, bref à passer agréablement le temps et à m'en retourner chargée comme un mulet de légumes qui semblent tellement plus frais, plus vrais, la conscience tranquille, persuadée que j'ai rempli une mission de salut familial.

Un beau jour, je m'approche d'une marchande à l'air gai et accueillant, son bonnet rouge bien enfoncé sur la tête ; je veux en savoir plus sur mes petits légumes frais. Nous convenons d'un rendez-vous et, le jour dit, quand j'arrive, la vendeuse est seule.

— Madame Evelyne Brouze ?

— *Elle est à l'église.*

Etrange ; je n'aurais pas pensé qu'en plein marché, un samedi, ma marchande irait à la messe. J'attends un moment, puis je demande à nouveau, timidement... On me répond :

— *Mais l'église, c'est le bistrot, à Carouge !*

J'aurai dû comprendre... Je retrouve Evelyne dans le brouhaha du café de la Bourse. Elle est attablée avec quelques collègues. Elle prend un peu de rouge, moi un café et nous commençons à bavarder. Il est onze heures du matin. Pour Evelyne, la journée a commencé il y a huit heures déjà. Pendant la belle saison, elle travaille parfois jusqu'à dix-huit heures par jour.

— C'est vous qui faites pousser tous ces légumes ?

Décidément, j'ai une idée complètement ingénue et loufoque des choses du marché. J'en suis encore aux paysans qui viennent à la ville vendre leurs produits...

— *Comment voulez-vous qu'un marchand fasse les trente et quelques produits qu'il vend, et au printemps il y en a encore plus. Moi, par exemple, je me sers le plus possible chez mon père qui est maraîcher ; pour le reste, je vais à La Praille, soit au marché de gros, soit à celui des maraîchers. Et les autres font comme moi.*

— Alors, un matin, aux aurores, nous sommes parties à La Praille. Evelyne est venue me chercher avec son camion, son éternel bonnet rouge.

— C'est un métier « d'homme » ?

— *C'est un métier dur, il faut de la force physique, mais c'est un métier où je me sens libre.*

— Et d'être la première sur les routes, le matin, c'est fatigant ?

— *Un peu, surtout que moi, je ne peux pas dormir de bonne heure le soir. Alors, je répartis mon sommeil en deux tranches : trois heures l'après-midi, quatre heures la nuit.*

Nous voici arrivées. Enfin je vais voir les coulisses du marché.

Cinq heures du matin, la grandeur d'une ville se mesure à la dimension de ses halles. Celles-ci ont peut-être deux cents mètres de long, tout au plus, reluisantes, pimpantes, tranquilles. On y discute prix, on prend son temps, on a même tout le temps puisque la ville dort encore.

Je flâne moi aussi, je découvre des choses étonnantes, que le kiwi, par exemple, pousse aussi dans le canton de Vaud. Que la betterave vient toute cuite d'Espagne, et moi qui croyais que c'était chaque marchand qui cuisait les siennes, quelle déception ! Le long du marché de gros, les wagons stationnent, ils viennent du fin fond de l'Espagne, de l'Italie, de la France. Eux aussi ont l'air tout pimpants, tout neufs.

Six heures du matin. Nous quittons La Praille. Il pleut. Evelyne va chercher sa bâche qu'elle hisse sur son camion. En route pour Coutance où aujourd'hui elle a son coin de trottoir à la hauteur de la rue des Etuves. En quelques minutes, elle a arrangé ses tréteaux, tendu sa bâche.

— Je fais Coutance tous les jours. Les mercredis et samedis matin je suis à Carouge, les après-midi, je reviens ici. Contrairement aux autres marchés qui sont municipaux, Coutance est un marché privé, on loue le trottoir aux propriétaires des immeubles, à l'année, chaque marchand doit avoir sa plaque avec son nom. Les journées sont longues, on a la clientèle de la sortie des bureaux, on est parfois là encore à huit heures du soir.

— Et pourquoi avoir choisi ce métier ?

— *J'aime. Je me sens libre. Avant, j'ai été infirmière. J'ai fait une saison à Zermatt, le temps de faire un peu de ski. J'ai aussi été secrétaire. Je suis restée deux ans à New York. Superbe ! Quand je suis revenue, je n'avais plus envie ni d'être secrétaire, ni d'être infirmière. J'ai fait un essai comme vendeuse au marché. Le temps de voir, et ça m'a plu. Il y a deux ans que je suis à mon compte.*

— On devient riche en faisant ce métier ?

— *Uniquement si on sait bien calculer ses prix, si on ne va pas trop au bistrot. Il faut être pingre, sinon, on ne s'en sort pas. Moi, je débute, et je fais partie de la nouvelle génération, celle qui dépense.*

— Et la culture macrobiotique ? (Enfin, je sors LA QUESTION !)

— *Je n'y crois pas trop. Il faudrait d'énormes terrains, pratiquer la jachère, ça coûterait très cher. C'est pas rentable.*

— Des projets ?

— *Par la suite, j'aimerais faire des conserves de fruits, des confitures, des fleurs, c'est joli les fleurs...*

Sept heures trente du matin. Tout est prêt pour accueillir les acheteurs. La deuxième partie de la journée d'Evelyne commence.

Michèle Stroun